

# CAHIERS DE L'IRECUS

■ 01 - 09 ■

AOÛT 2009

## L'ÉDUCATION EST-ELLE TOUJOURS UN PRINCIPE FONDATEUR DU COOPÉRATISME?

André Martin

Veillez noter que le masculin sera utilisé dans le seul but d'alléger le texte.



*Ce document peut être reproduit entièrement ou partiellement sous n'importe quelle forme, sans permission spéciale, pour des usages éducatifs ou sans but lucratif, si la reconnaissance de la source est faite.*

## TABLE DES MATIÈRES

---

INTRODUCTION .....	1
1. SITUATION ACTUELLE.....	3
1.1 La crise.....	3
1.2 L'urgence des modèles alternatifs .....	5
1.3 Les tendances du coopératisme .....	7
1.4 Coopération et éducation .....	11
2. COMMENT DÉFINIR L'ÉDUCATION? .....	15
2.1 Éducation comme Educare .....	17
2.2 Éducation comme Educere .....	18
2.3 Lien entre Educare et Educere.....	21
3. L'ÉDUCATION COMME PRINCIPE COOPÉRATIF .....	23
CONCLUSION.....	28
BIBLIOGRAPHIE .....	31

*On a dit justement que la coopération est un mouvement économique qui se sert de l'éducation. Mais on peut tout aussi bien retourner la proposition et dire que la coopération est un mouvement éducatif qui se sert de l'action économique (W. P. Watkins).*

## **INTRODUCTION**

---

L'éducation est un sujet de grande actualité. C'est une discipline qui est traitée à partir de plusieurs points de vue, que ce soit la sociologie, la pédagogie, la philosophie, l'économie et bien d'autres. Les sociétés modernes en font plus que jamais la promotion. Certaines organisations l'inscrivent même comme principe fondateur auquel il faut se référer. Par l'éducation et les tendances qu'elle propose se construisent des individus et des sociétés. Ernest Renan disait, au 19<sup>e</sup> siècle, que l'histoire de l'humanité, d'une société ou d'une communauté est toujours à l'image de l'histoire de leur éducation.

Aujourd'hui cependant, nos univers sociaux nous révèlent des lacunes et des déficits éducatifs importants, notamment à l'intérieur des sociétés scolarisées. La crise économique, financière et environnementale actuelle nous en montre cruellement les déficiences. Cette crise se manifeste en éducation par le fait que, globalement, nos sociétés remettent peu en question les bases mêmes du système qui alimente les idées, les perceptions et les actions. Un tel système, plus ou moins hermétique, débilite en même temps les nécessaires possibilités de changement qu'implicitement beaucoup de gens réclament à leur façon. Installés dans un certain confort social et idéologique, limités à un horizon dont l'avenir ne se situe que dans le court terme, les citoyens, généralement inquiets, attendent des solutions aux problèmes planétaires qui se dessinent et dont les effets se répercutent maintenant à leur niveau local. Il semble paradoxal de constater que les gens soient très bien entraînés à vivre à l'intérieur du paradigme dominant existant, mais peu enclins à vouloir le transcender par des avenues diversifiées pour répondre aux besoins humains qui se précisent.

(...) make unimaginably large sums of money, people impeccably groomed, excellently educated at the best universities – male and female alike – eating fine foods and reading classy literature, while orchestrating the investment and legislation that ruin the world (Snyder, 1990 : 119).

C'est à se demander si l'éducation joue convenablement le rôle qui lui revient. Cette crise de l'éducation s'exprime dans la pratique, et ce, malgré une littérature abondamment précise, par l'émergence d'une confusion conceptuelle importante concernant l'éducation. Éducation, formation, enseignement et instruction semblent être des termes compris souvent comme des synonymes. Ce qui suscite de nombreuses questions : nos sociétés et nos organisations font-elles preuve d'éducation ou de formation? Sommes-nous des sociétés éduquées, formées, instruites? Avons-nous développé les aptitudes nécessaires pour appréhender les crises et en résoudre personnellement et collectivement les énigmes et dilemmes actuels? Que pouvons-nous dire de l'apport éducatif du coopératisme dans le débat qui nous occupe?

Ce genre d'interrogation oblige à une réflexion plus en profondeur sur l'éducation. Pour mieux se situer, nous proposons donc, dans un premier temps, de poser un regard critique sur la situation actuelle, qui plonge notre époque dans un contexte de crise particulièrement aiguë nous entraînant dans une forme de cul-de-sac social. Ce cul-de-sac fait cependant entendre des appels pressants pour un changement important de vision du monde, pour un changement de paradigme. Les organisations alternatives comme la coopérative sont invitées à réviser et à annoncer leurs grandes caractéristiques éthiques et anthropologiques pour mieux répondre aux nouveaux besoins du monde actuel. Nous nous demanderons donc si le coopératisme est un modèle suffisamment constitué, du moins d'un point de vue théorique, pour répliquer à une telle sollicitation et provoquer le genre de transformation paradigmatique attendue et souhaitée. En bref, le coopératisme est-il aussi un vecteur de changement personnel et social profond que peut susciter l'éducation?

Pour énoncer cette avenue, nous chercherons à clarifier et à définir, dans un deuxième temps, le concept d'éducation pour mieux comprendre ce qu'il est et quelle est son importance dans la mouvance des questionnements sociaux et des recherches alternatives que nous vivons présentement. Ces précisions factuelles et conceptuelles nous conduiront finalement à analyser plus spécifiquement l'éducation coopérative et ses possibilités comme piste de solution qui pourra éventuellement être présentée plus formellement. Ainsi, nous découvrirons peut-être l'importance de dévoiler la face cachée du coopératisme grâce à l'éducation, considérée comme un principe fondateur de ce mouvement.

# 1. SITUATION ACTUELLE

---

## 1.1 La crise

La convergence des événements économiques et financiers qui se présentent à nos sociétés nous oblige à poser un regard critique et global sur certaines particularités de la crise, devenue maintenant mondiale. Depuis 2008 les médias sont inondés de nouvelles désastreuses laissant les citoyens avec un sentiment amer d'impuissance et de fatalité : la société plonge dans une crise économique, financière et environnementale sans précédent, crise profondément éthique s'il en est une, qui annonce également des perspectives sociales et humaines inquiétantes. Les nombreuses confusions et contradictions qui frappent de plein fouet l'actualité comportent leur lot de conséquences graves. Les spectateurs passifs, que sont devenus les citoyens en général, acceptent qu'il y ait de moins en moins de riches qui soient de plus en plus riches, et de plus en plus de pauvres qui s'appauvrissent toujours davantage. Ainsi, les carences démocratiques enferment la citoyenneté dans un engrenage sans grand projet de société, sinon celui de privatiser les profits ahurissants et de socialiser les dettes colossales. Au même moment, la planète et sa structure naturelle manifeste de plus en plus son propre désarroi avec l'apparition évidente de problèmes environnementaux, dont certains semblent irréversibles.

Malgré tout, les tenants de la pensée « économiste » dominante actuelle continuent de manipuler les désirs et les attentes par la promesse d'un marché économique virtuel qui exerce son influence sur les consciences, déjouant les gens à un point tel qu'ils remettent difficilement en question les façons de faire, les projets, les finalités, bref les fondements mêmes du système économique qui dirige actuellement le quotidien. Cette situation complexe impose donc un discernement sur les principes de ce système. Sous l'effet de la forte logique du libre choix et des droits individuels (presque absolutisés), la société actuelle se reconforte dans la dynamique narcissique et individualiste où chacun ne considère son rapport à l'autre que sous l'angle de l'utilité et de ses intérêts propres. On s'associe et se regroupe seulement pour défendre des intérêts privés... Les points de vue atomisés en côtoient d'autres tout aussi centrés sur eux-mêmes, d'où la vague de déresponsabilisation sur le plan social et politique. Les effets de l'individualisme et de l'instrumentalisation cachent la nécessité du regard plus global de l'autre.

Ainsi, ce déficit normatif réduit considérablement la capacité d'agir des individus en société. Les avenues collectives s'amenuisent et s'éteignent (Taylor, 2007 : 11-25).

Nous assistons, un peu impuissants, à l'affaiblissement global des forces intellectuelles et morales du monde contemporain par manque de réseautage profondément humain. Des équilibres fondamentaux semblent brisés : si les hommes et les femmes ne sont jamais dépourvus de vision intellectuelle et morale, ils sont incapables, pour l'instant, de construire des institutions sociales qui permettent le rééquilibre entre les visions individuelles et collectives au sein de la super complexité du monde contemporain.

Voilà donc le problème. Ce supersystème qu'est devenu le monde contemporain ne semble pas se supercomplexifier systématiquement dans n'importe quel sens. Il se polariserait plutôt vers la concentration économique, tout en se dégradant au plan humain et, en même temps (comment s'en étonner?), en accentuant l'émiettement de ses forces intellectuelles et morales (Prades, dans Legault, Rada-Donath et Bourgeault, 1999 : 103).

Il semble urgent de trouver des façons responsables de promouvoir le déploiement d'un projet global dans le respect et l'épanouissement économique, social, environnemental et culturel des personnes et des populations humaines. Le paradigme dominant actuel, de type néolibéral, fait la démonstration qu'il rend les citoyens inaptes à mettre en œuvre les normes qui respectent à la fois l'autonomie des individus et la reconnaissance de la justice et de la responsabilité sociale des citoyens dans un environnement aux ressources naturelles dont nous découvrons maintenant l'appauvrissement et les limites. Cette perspective se justifie par la prise de position qui soutient que l'éthique actuelle, devenue profondément individualiste, empêche d'intégrer des identités fondamentalement humaines qui doivent se construire autant à partir de l'autonomie individuelle à développer que de la reconnaissance urgente de l'égalité entre les hommes.

La situation actuelle nous place devant une forme d'impasse sociale éthique et normative qu'il est pressant de comprendre et de résoudre. André Lacroix précise :

(...) ni le droit, ni la science ne m'apparaissent offrir des solutions viables à l'incertitude éthique à laquelle nos sociétés sont actuellement confrontées. Les cadres normatifs qu'elles privilégient ne permettant pas en effet de fonder

correctement les décisions dans le contexte pluraliste et démocratique de nos sociétés. Il m'apparaît donc nécessaire de reformuler la question à l'intérieur d'un autre cadre normatif, lequel devrait permettre de prendre en considération tout autant la personne humaine que son lieu d'appartenance culturelle, politique, religieux et social pour ne nommer que ceux-là (Lacroix, 2000 : 8).

La norme éthique particulière à édifier doit se faire à partir de paramètres anthropologiques élevés et déterminés selon une lecture philosophique fondamentale : la personne humaine. Dans un tel contexte, qui limite volontairement les perspectives éthiques et les finalités humaines sous l'angle exclusif de la vision réductrice de l'économisme, comment faire autrement? Comment sortir de la logique des experts et de leurs solutions préfabriquées d'avance? Comment se libérer du cadre restreignant dans lequel nombre de sociétés modernes semblent se retrouver? La littérature et l'histoire nous recommandent l'éducation, expérience définie comme l'ensemble des processus et des procédés qui permet à toute personne d'accéder progressivement à sa culture et à la culture humaine par le discernement et l'autonomie. L'éducation amène à une éventuelle prise en charge des personnes, des organisations et des sociétés. Elle demeure donc une clé nécessaire qui ouvre démocratiquement des voûtes alternatives devenues indispensables (Martin, 2005).

Il ne s'agirait plus de penser que c'est aux êtres investis d'un grand pouvoir (les politiciens?, les rois de la finance?) à faire les premiers pas. Ce serait à nous tous, en tant qu'êtres libres et responsables, d'y contribuer avec force, en essayant de mieux comprendre la situation et d'accélérer le processus de rénovation, sur les deux plans, personnel et collectif (Prades, dans Legault, Rada-Donath et Bourgeault, 1999 : 112).

## **1.2 L'urgence des modèles alternatifs**

En pleine crise financière mondiale, plusieurs leaders et intellectuels appellent à un développement d'une économie plus humaine, plus sociale et plus écologique afin de solutionner les problématiques d'aujourd'hui. Selon Joseph Stiglitz (2003), prix Nobel d'économie, nous avons plus que jamais besoin d'actions collectives qui vont au-delà de la traditionnelle dichotomie marché-État. Hervé Kempf affirme à maintes reprises, dans son nouveau livre *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, que les logiques alternatives sont des solutions urgentes à comprendre et à mettre en place (2009). Ainsi en est-il du coopératisme.

Les mouvements alternatifs sont invités à prendre position pour annoncer, dans la pratique et dans l'idéal, d'autres possibles économiques qui respectent l'homme et la nature; bref, participer à la construction d'une économie équilibrée et plurielle. Il est mondialement reconnu, tant par des chercheurs que par des organisations comme l'ONU et le Bureau international du travail, que le concept d'économie plurielle est celui qui décrit le mieux l'ensemble des dynamiques de réponses à nos besoins. Ce concept stipule qu'il y a trois grands champs qui ouvrent à des réponses aux besoins humains : l'économie privée, l'économie publique et l'économie coopérative, chacune ayant ses propres finalités, valeurs, pratiques, soit ses propres règles de la maison (Petrella, 2007).

Il semble donc plus que jamais pressant de proposer des normes axiologiques différentes, comme la coopération et la justice sociale, valeurs oubliées par la culture économiquement monolithique aux prises avec une définition foncièrement matérialiste de l'être humain, être dominateur d'un environnement naturel jugé encore illimité, dans un monde impulsif de surconsommation. Bref, l'expérience humaine actuelle et une courte revue de littérature nous amènent à penser qu'un changement de paradigme presse puisque nous assistons collectivement, mais passivement, à un spectacle bizarre et paradoxal : celui de craindre de perdre la culture des connaissances partielles et des innovations techniques et scientifiques compartimentées et de se préoccuper si peu, en même temps, de l'humanité. La plus grande ignorance de notre temps est la complexité de l'être humain lui-même (De Koninck, 2002, Taylor, 1992 : 11-24). Ne faut-il pas rendre significatives des valeurs autres dans les sociétés dites modernes valorisant à outrance la compétition et le rendement? Référons-nous à Edgar Morin :

Il est un problème capital, mais toujours méconnu, celui de la nécessité de promouvoir une connaissance capable de saisir les problèmes globaux et fondamentaux pour y inscrire les connaissances partielles et locales. La suprématie d'une connaissance fragmentée selon les disciplines rend souvent incapable d'opérer le lien entre les parties et les totalités et doit faire place à un monde de connaissances capable de saisir ses objets dans leurs contextes, leurs complexes et leurs ensembles. Il est nécessaire de développer l'aptitude naturelle de l'esprit humain à situer toutes ses informations dans un contexte et un ensemble. Il est nécessaire d'enseigner les méthodes qui permettent de saisir les relations mutuelles et influences réciproques entre parties et tout dans un monde complexe (Morin, 2000 : 12).



L'invitation est donc faite pour élever les consciences humaines à partir de perspectives anthropologiques renouvelées (et non à partir des simples avenues étroites de l'économie) dans le but d'agir globalement à l'intérieur d'un monde qui se définit de plus en plus en fonction de ses réseaux et de ses limites. Cet acte d'élévation, de libération diront certains, ne peut donc se réaliser que par l'éducation. Posons-nous maintenant les questions suivantes : le coopératisme, comme alternative connue, peut-il répondre à une telle demande urgente? En a-t-il la constitution philosophique et les capacités théoriques et pratiques pour contribuer à la réalisation d'un tel changement de paradigme?

### **1.3 Les tendances du coopératisme**

Depuis plus de 150 ans, le coopératisme a exercé une fonction indéniable au sein de l'économie sociale locale et internationale. Depuis ses débuts, deux tendances se sont dessinées : l'une très clairement identifiée, l'autre plus obscurément reconnue. Voyons de quoi il en retourne.

La coopérative est définie comme une organisation répondant avant tout aux besoins particuliers de ses membres regroupés pour améliorer leurs conditions de vie économiques et sociales dans un univers public et politique global qui affiche souvent, envers le coopératisme, une forme d'indifférence, parfois même de mépris. Les coopérateurs tirent, malgré tout, avantage de leur association qui s'adapte très bien aux lacunes économiques provoquées par le système dominant lui-même. En effet, le capitalisme, ne trouvant plus sa niche de rentabilité souhaitée, n'accepte pas d'investir dans une entreprise à caractère social qui, selon les critères financiers évidents de ce système, rapporte peu. La structure coopérative permet donc à des individus membres de s'ajuster au modèle économique qui prévaut culturellement. Sous cette égide, les avantages sont reconnus et promus par le mouvement coopératif lui-même depuis des décennies. Puisque les besoins sont très souvent d'ordre économique, les avantages à y retirer doivent l'être tout autant. L'expérience coopérative nous montre une grande capacité d'adaptation aux diverses tendances économiques mondiales.

Il faut reconnaître, par le fait même, l'idée selon laquelle les coopératives offrent une vision différente du développement économique, positionnant, théoriquement du moins, l'être humain

au centre des projets, donc comme finalité, faisant des ressources financières un moyen nécessaire dans les dynamiques de marché et de réciprocité. Le développement des coopératives fait partie de l'histoire d'une grande majorité des sociétés. Ainsi en est-il historiquement du Québec. Sur la planète, le mouvement coopératif regroupe près de 750 000 coopératives dans plus de 100 pays et compte 775 millions de membres. Les coopératives procurent de l'emploi à 100 millions de personnes à travers le monde, offrant ainsi 20 % plus d'emplois que l'ensemble des multinationales réunies (ICA, 2008). Le Québec est, à ce titre, la société où la présence coopérative est parmi les plus fortes au monde. Chez nous, le taux de survie des coopératives est deux fois supérieur aux entreprises de l'économie privée capitaliste (MDEIE, 2008). Ce modèle démontre aussi son efficacité en temps de crise.

C'est un modèle d'entreprise qui n'est pas à la merci des marchés de capitaux parce qu'il repose plutôt sur les fonds de ses membres pour en établir sa véritable valeur; et ce type d'entreprise n'est pas sujet à de la manipulation et l'avidité des gestionnaires exécutifs parce que l'entreprise est contrôlée par des gens de la base pour les gens de la base. C'est un type d'entreprise où les profits ne sont pas distribués aux actionnaires, mais retournés à ceux qui font affaire avec la coopérative, gardant ainsi la richesse créée par les entreprises locales dans leurs communautés pour le bénéfice des environnements et des familles (ACI, 2008).

Ainsi, à la première tendance économique identifiée s'en ajoute une deuxième, celle-ci plus méconnue, s'appuyant davantage sur un argumentaire humaniste, éthique et philosophique qui propose le coopératisme comme un modèle permettant la transformation personnelle et sociale pour répondre à de nouveaux besoins. La coopérative est aussi considérée comme un instrument qui, par son enracinement économique, participe à modifier la situation sociale dominante par un développement solidaire, équitable et durable contribuant aux meilleurs intérêts de tous. Cette organisation ne sert pas uniquement à trouver sa place dans un système économique qu'elle accepte, mais elle tente de le transformer de l'intérieur par l'affirmation pratique de sa philosophie. Tout en étant une forme économique, la coopération est aussi une façon de vivre et de s'organiser collectivement.

Dans l'histoire de la coopérative, les acteurs ont toujours joué un rôle important comme travailleur, producteur, consommateur et épargnant. Ainsi en est-il encore aujourd'hui de par le

monde. Peu prennent cependant conscience que leur organisation fait potentiellement d'eux des citoyens d'un monde plus humain, à construire par la voie de l'économie dans un univers dont les ressources sont maintenant devenues fragiles, et dans beaucoup de cas non renouvelables. Cette tendance durable du coopératisme se présente donc comme un courant fondamentalement humaniste affecté par des principes d'épanouissement et des valeurs profondes, guidé par des fondements philosophiques précieux qui provoquent, ou pourraient provoquer, une forme de transformation sociale conscientisée proposant un projet de société distinct. Comme nous l'avons vu précédemment, c'est l'appel qui est fait aussi aux coopératives.

Par cette force, la coopérative est cette formule qui cherche à riposter aux échecs du marché et aux crises diverses des États. Souvent située entre le domaine privé et le domaine public, elle se présente potentiellement comme une des solutions graduelles des conflits d'ordre économique, social et environnemental. Avec l'inquiétude éthique de la finance, les valeurs coopératives témoignent d'un « faire autrement », d'un « vivre ensemble autrement » permettant, empiriquement une meilleure protection de l'emploi, l'amélioration du revenu, la hausse de la qualité de vie personnelle et collective, la reconnaissance fondamentale de la personne humaine dans le respect des écosystèmes où les activités se développent. Nous parlons ici de dignité. La coopérative constitue donc un patrimoine inaliénable qui concourt continuellement à la promotion et au développement économique, social et environnemental d'un milieu humain par l'expertise des gens du milieu eux-mêmes. La perspective de la coopération suppose que les solutions aux problèmes qu'affrontent les membres ne viennent pas uniquement des experts mais des gens eux-mêmes. Jean Desroche, grand théoricien français du coopératisme, a montré que l'idéal coopératif émerge toujours des racines des cultures elles-mêmes.

Pour définir sa propre culture coopérative, il est nécessaire d'utiliser la mémoire coopérative, de développer la conscience coopérative dans ses dimensions éthiques, scientifiques et critiques. Aussi est-il important de recourir à l'imagination coopérative qui anticipe les événements, qui crée et qui célèbre les accomplissements scientifiques et culturels de la coopération (Comtois citant Desroche, 1982 : 43).

Comme nous le soupçonnons depuis longtemps, l'objectif fondamental et la mission première de l'entreprise traditionnelle capitaliste sont de créer un maximum de valeurs économiques pour les

actionnaires. Si cette richesse se bâtit par et pour ceux qui détiennent le capital financier, le coopératisme défend l'idée selon laquelle la richesse économique, sociale, culturelle et environnementale s'élabore avant tout par le travail, la consommation, la production et les idées des membres eux-mêmes. Jamais, dans un cadre coopératif, les détenteurs de capitaux décident des orientations de l'entreprise et de la distribution des excédents. C'est plutôt l'association de personnes volontairement réunies qui aspirent à satisfaire leurs besoins économiques, sociaux, culturels et environnementaux, sans jamais le faire au détriment des autres, ni au détriment de la capacité des écosystèmes de répondre à ces mêmes besoins. Si la finalité de l'un est la promotion du capital à court terme, l'autre promeut la personne et son développement à long terme (Porter : 1999, 5).

Ainsi, par conviction et grâce à la possibilité que procurent cette pratique et cette philosophie, la coopérative positionne toujours l'être humain en société au centre du projet économique par son engagement et son processus démocratique comme axe déterminant de son organisation. Le fait qu'elle mette toujours en avant et de l'avant la primauté de la personne et de sa culture sociale sur le capital est une des caractéristiques fondamentales qui différencie la coopérative de l'entreprise privée. Lisons les propos d'Alphonse Desjardins, grand coopérateur canadien et fondateur des Caisses populaires au Québec :

Il en est de la société coopérative comme de la société politique, qui n'est qu'une coopérative agrandie pour le bien général de tous, c'est-à-dire dans celle-ci comme dans l'autre, chaque individu que la loi désigne comme devant prendre part aux décisions nationales par la voie du suffrage, n'a qu'un seul vote par circonscription électorale. De même aussi, le sociétaire d'une ou de plusieurs coopératives ne peut y avoir qu'un seul vote, de sorte que les plus humbles des membres se sentent en pleine sécurité et parfaitement protégés contre les entreprises égoïstes des gros actionnaires. Il va sans dire qu'il faudra, pour que cette protection ait toute son efficacité, que les petits sociétaires soient vigilants, aient constamment les yeux ouverts sur les agissements de la société ou de ceux qui la composent, qu'ils se renseignent et apprennent à juger par eux-mêmes, soit, mais loin d'être regrettable ou ennuyeuse, cette obligation est excellente en soi, parce qu'elle forme le caractère, exerce et mûrit le jugement, éclaire et fortifie l'intelligence, en un mot, constitue une magnifique école pour la démocratie et dont l'enseignement devra avoir d'heureuses répercussions dans les autres champs d'activité où ces mêmes individus devront, comme électeurs ou

contribuables, remplir des devoirs plus importants encore (Société historique Alphonse-Desjardins, 1996 : 40-41).

Voilà donc une originalité de cette deuxième tendance : être aussi une école de démocratie et d'humanité dont les répercussions transformatrices sont inévitables à l'intérieur de la coopérative et fort probables dans la société civile. Ainsi, le paradigme coopératif fait référence à un idéal qui contient des principes, des valeurs et des finalités existentielles spécifiquement humaines. Il délimite la construction d'un savoir et d'une manière de penser qui justifie l'existence et l'action d'un sujet et d'une communauté.<sup>1</sup> Cet idéal humaniste est le socle sur lequel repose la pratique coopérative qui présente cette organisation comme une véritable alternative de transformation sociale et propose une autre vision économique des choses.

#### **1.4 Coopération et éducation**

Devant cette possibilité qu'offre cette tendance méconnue du coopératisme, l'éducation coopérative prend tout le sens que lui attribue le coopératisme. Elle ne doit pas seulement se présenter comme une condition préalable à l'action coopérative elle-même pour s'adapter aux exigences économiques d'un paradigme dominant, mais comme sa condition essentiellement constituante et permanente pour le transformer de l'intérieur.

La littérature coopérative montre bien cette tension éducative entre la pratique et la philosophie comme ancrage solide et nécessaire pour affronter les problèmes de notre époque. Ce mouvement de va-et-vient entre la pratique et la théorie reconnaît l'importance de la saisie des concepts pour mieux guider l'action coopérative et, à partir d'une praxis réfléchie et renouvelée, pour questionner de nouveau la force et la pertinence des concepts eux-mêmes (Mladenatz, 1933). Si le coopératisme est, par définition, une forme concrète d'intersubjectivité démocratique et humaniste réconciliant l'économique, le social et l'environnemental, les concepts, dans les circonstances actuelles, méritent grandement d'être examinés de nouveau. Indéniablement, le besoin actuel de connaissances est très grand dans le domaine, non seulement pour contribuer à l'avancement de la recherche, mais aussi pour permettre aux coopérateurs d'inventorier des

---

<sup>1</sup> Pour mieux comprendre le concept de paradigme utilisé dans ce texte, vous pouvez vous référer spécifiquement au chapitre 1 du collectif suivant : ROJAS HERRERA, Juan José *et al.* (2007). *El paradigma cooperativo en la encrucijada del siglo XXI*, Sherbrooke, IRECUS - Université de Sherbrooke.

outils de gestion conformes à la philosophie coopérative elle-même, ce qui, de toute évidence, n'est pas le cas aujourd'hui.

À la suite de l'appel actuel fait aux alternatives, nous supposons donc que la coopérative puisse devenir une école de formation humaine, un lieu d'apprentissage de la démocratie, une association de personnes interpellées par les problèmes éthiques et environnementaux de notre temps auxquels les membres doivent économiquement faire face. Sa structure doit amener l'éducation au centre des préoccupations actuelles si elle veut participer à modifier la situation économique dominante par un développement plus solidaire et plus équitable en vue des meilleurs intérêts de tous. Elle a notamment les vertus de transformer les personnes et les sociétés par ses principes et ses valeurs dans le but de rechercher une société plus conviviale et équilibrée et influencer philosophiquement et empiriquement les secteurs publics et privés actuels (OIT, 2002).

Mieux conscientisés dans et par leur milieu coopératif, les gens peuvent contribuer quotidiennement au façonnement d'un autre projet de société parce que la coopération est d'abord et avant tout un humanisme en mouvement, en lien lui-même avec les mouvements des cultures (Rojas, 2007 : 98-103). À l'ombre de cette philosophie morale, nous pouvons penser que la coopérative possède donc les caractéristiques intrinsèques dont les bases et les normes éthiques élevées peuvent influencer sur les milieux économique-sociaux ambiants et annoncer des possibles humanistes attendus par la société fortement individualiste et égoïste. L'avantage humaniste méconnu du coopératisme, sa face cachée devient ainsi, une de ses grandes forces, un de ses devoirs d'humanité. Cet avantage, il va s'en dire, doit être appris et libéré par l'éducation coopérative (De Drimer, 1973 : 32-39).

C'est par l'éducation qui présuppose une conscientisation, un discernement, une capacité d'écoute, de dialogue et de compromis que se dévoile la richesse des avantages coopératifs qui tarde à surgir. Car :

Le pire danger qui guette le mouvement coopératif serait de se méconnaître lui-même, d'être trop modeste, de sous-estimer ses virtualités humaines et ses potentialités économiques, de minimiser sa contribution au projet collectif. Le

coopératisme en tant qu'instrument de restauration sociale et d'autodétermination économique est de taille à pouvoir répondre aux différentes aspirations québécoises visant à une pleine vie nationale (Marcel Laflamme dans Comtois, 1982 : 146).

Comme nous pouvons le constater, ces nombreux avantages inhérents à la coopérative ne suscitent pas seulement la possibilité d'un développement économique différencié, mais aussi (et peut-être surtout) le développement de la conscience de la coopération, qui est cette disposition permanente à mettre en œuvre pour trouver, ensemble, des solutions aux problèmes du monde. Ce processus de conscientisation est la traduction du respect de la personne se préoccupant de l'humanité de chacun des membres par le développement des qualités personnelles, des facultés d'expression et de critique amenant les hommes vers une meilleure prise en charge d'eux-mêmes (Jésu, 2004 : 71-79)<sup>2</sup>. Proposer des alternatives réelles qui pourraient faire un contrepoids important aux dogmes économistes individualistes actuels qui régularisent implicitement mais efficacement nos vies est devenu, répétons-le, une nette nécessité éducative.

L'appel à l'intuition et à la conscience de la coopération doivent se projeter dans les débats de société d'aujourd'hui et joindre la voix de ceux et celles qui réclament plus d'humanisation de la planète. Mais le mouvement coopératif a-t-il cette capacité pratique à répondre aux attentes et à bousculer même le modèle dominant en se présentant sur la place publique, fier de son héritage à partager, de ses possibilités à actualiser et de sa philosophie à redéployer? L'expérience des dernières années ne permet pas de constater cette facilité de déploiement. Il semble qu'un tel apprentissage demeure toujours complexe et incomplet. Les expériences éducatives actuelles montrent que l'éducation coopérative n'a pas développé le potentiel humain qu'elle est

---

<sup>2</sup> Le point d'ancrage fondamental d'un tel modèle se rattache à la perspective philosophique qui affirme que la personne elle-même est définie toujours comme une fin en soi, jamais comme un moyen, d'où l'idée de la dignité comme valeur intrinsèque d'un homme raisonnable (Kant, 1988 : 62-70). Cet idéal transformateur s'enracine donc dans l'esprit de certains philosophes des Lumières, en particulier Rousseau et Kant, qui nous enseignent que l'être humain n'a plus à recevoir passivement des autres (les divinités, les monarchies, les oligarchies, etc.) les lois politiques et morales; il a à les déterminer lui-même par la raison et les possibilités démocratiques que peuvent potentiellement offrir les sociétés. Voilà le devoir des Lumières qui incombe à l'homme : se prendre en main. Si un tel devoir n'est pas rempli, l'homme devient esclave, il s'enferme dans les prescriptions politiques et morales d'un autre. Avec la vision rousseauiste de la politique et la morale kantienne, la liberté consiste, pour les hommes, à obéir aux lois qu'ils se fixent à eux-mêmes rationnellement et par devoir (Rousseau, 2004 et Kant, 1988). Pour les Lumières, cette liberté est au prix de la connaissance, des débats, du discernement et de la critique. On s'y initie avec et dans l'éducation.

théoriquement capable de réaliser. Il y a plus de 25 ans, le Conseil québécois de la coopération (CCQ)<sup>3</sup> faisait le même constat qu'aujourd'hui :

Malgré les efforts déployés par les institutions coopératives québécoises au plan de la formation et de l'éducation coopérative, les milieux coopératifs québécois sont les premiers à reconnaître une lacune, présente de façon assez générale parmi la population adulte, en l'occurrence une méconnaissance des réalités de la coopération, tant sur le plan théorique ou idéologique que sur le plan pratique; les gens ne savent guère ce qu'est la coopération, connaissent mal son importance et le potentiel de cette formule dans l'établissement d'une société et d'une économie plus démocratiques (CCQ, 1978 : 6).

Même le Conseil supérieur de l'éducation, au ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec affirme :

Sans nier les résultats, le plus souvent remarquables, obtenus par les organismes coopératifs au Québec, il n'en demeure pas moins que beaucoup reste à faire pour que les membres comprennent et fassent leur l'esprit coopératif. La coopération, école d'apprentissage de démocratie, de solidarité et de prise de conscience qui débouche sur l'action concrète, voilà un mode d'éducation populaire qui s'impose notamment dans la difficile conjoncture économique actuelle (CSE dans Comtois, 1982 : 245).

Voici donc la situation actuelle. Par souci de synthèse, reprenons nos principaux arguments de la façon suivante :

- 1- Selon les experts, nous vivons une crise économique et financière majeure et globalisée.
- 2- De cette crise profonde surgit l'urgence de l'émergence effective des alternatives.
- 3- Nous pouvons reconnaître qu'une de ces alternatives est le mouvement coopératif, mouvement économique mondialement reconnu.
- 4- En même temps, nous constatons depuis de nombreuses années que les gens (membres et non-membres de coopératives) ont une connaissance mitigée et déficiente des fondements et de la philosophie coopérative qui servent de base à sa praxis et que l'éducation coopérative semble ne pas avoir développé toutes ses possibilités.

---

<sup>3</sup> Le CCQ est devenu, en 2006, le Conseil québécois de la coopération et de la mutualité (CQCM).



Si la coopérative a montré son efficacité comme mouvement de performance économique en s'adaptant au modèle dominant, il semble encore aujourd'hui qu'elle n'a pas poussé sa logique jusqu'à un possible développement des aptitudes et des habiletés transformatrices de l'être humain et la société. Réfléchissons un peu plus sur l'éducation et la définition que nous pouvons en extraire pour vérifier si cette précision conceptuelle peut nous aider à mieux circonscrire la problématique éducative du coopératisme.

## **2. COMMENT DÉFINIR L'ÉDUCATION?**

---

L'éducation, selon la littérature, permet de développer les valeurs fondamentales de l'humanité : autant la liberté que le sens de la responsabilité, autant les droits que les obligations humaines, autant le courage à prendre des risques et à exercer l'autorité pour le bien général, en même temps que le respect de l'humanité en chaque personne. Par l'éducation, chacun doit apprendre à saisir équitablement sa part du fardeau de la communauté humaine, en lien avec une culture et une civilisation comme réalité définie. L'éducation est capable de déployer une pensée autonome qui s'inscrit dans une continuité avec le passé pour un meilleur futur. L'être humain ne peut progresser dans sa propre vie intellectuelle et morale sans l'aide de l'expérience collective passée et actuelle de sa civilisation et sans une transmission régulière de celle-ci. Cependant, la tâche de l'éducation n'est pas seulement d'adapter l'individu à sa culture, mais aussi de l'orienter librement vers des horizons qui transcendent les enjeux sociaux présents, vers d'autres possibles à choisir par la société elle-même. L'éducation permet donc autant de construire une forme de continuité (au sens d'adaptation sociale) que d'ouvrir à la transformation personnelle et sociale, en proposant des pistes nouvelles aux besoins d'aujourd'hui.

Bref, l'éducation, l'une des pièces maîtresses d'une réécriture de la vie, doit jouer un double rôle. Elle doit assurer, à la fois, une certaine permanence de l'acquis, compte tenu du principe de continuité des expériences et une compréhension et une critique de cet acquis dans une perspective de reconstruction continuelle de l'expérience et de transformation sociétale et planétaire pour donner à la Vie tout son sens en créant sur Terre un véritable milieu de Vie : UN VIVRE ENSEMBLE AUTHENTIQUE! (Bertrand et Valois, 1999 : 269).

Selon cette perspective, l'apprentissage éducatif est au cœur du questionnement humain et éthique parce que : « Apprendre, c'est se délivrer d'une ignorance, d'une incertitude, d'une maladresse, d'une incompetence, d'un aveuglement : c'est parvenir à mieux faire, à mieux comprendre, à mieux être. Or, qui dit 'mieux' dit valeur » (Reboul, 1992 : 1).

Voilà l'expérience éducative par excellence proposée par John Dewey, grand philosophe de l'éducation du 20<sup>e</sup> siècle : transformer dans la continuité. Selon lui, l'éducation n'est véritable que s'il y a croissance individuelle et sociale pour reconstruire continuellement et mutuellement l'expérience. Pour pouvoir effectuer une telle reconstruction sociale, à partir de l'expérience réfléchie des individus en situation, l'éducation doit nécessairement s'inscrire dans un cadre démocratique. Elle doit mettre en valeur l'expérience personnelle à la disposition permanente de l'humanité en proposant des fondements ouverts sur l'avenir, des fondements à renouveler continuellement. L'expérience doit acquérir, par l'éducation, un sens large et devenir opérationnelle pour le bien de tous. L'enfant, l'adolescent, l'adulte, pris dans sa totalité, doit être éduqué à penser sa réalité culturelle et sociale dans laquelle il se trouve constamment plongé pour mieux agir dedans. Il doit pénétrer dans la complexité sociale, non seulement pour la subir, mais pour l'éprouver, la comprendre et la prolonger activement et différemment vers des nouveautés encore insoupçonnées. Ainsi, l'éducation est un mouvement d'apprentissage continu. Loin d'être statique, elle bouge et fait mouvoir une idée nouvelle qui tente de s'incarner dans une pratique qui, à son tour, modifie l'idée elle-même. Elle se situe entre un idéal à définir continuellement et une pratique à réaliser en conformité. Pour ce faire, l'école et les diverses organisations éducatives doivent devenir un milieu de vie démocratique au service de l'homme, c'est-à-dire au service d'un sujet authentique (Dewey, 1975 : 289-296).

L'éducation est la continuité culturelle à partir de laquelle il faut aussi réinventer de nouveaux possibles par des transformations réelles qui sauront faire surgir des solutions aux besoins qui guettent des collectivités. Mais voilà qu'aujourd'hui, la pratique nous indique que l'éducation sert principalement à engendrer une nécessaire adaptation aux modèles sociaux sans ouvrir les portes de la transformation. Comme nous l'avons mentionné précédemment, il semble que nous soyons quelque peu prisonniers de nos propres modèles. C'est ce qui explique, en partie, une grande confusion dans les termes qui se réfèrent à l'éducation (éducation, formation,

enseignement, instruction, etc.). La différenciation conceptuelle est, de toute évidence, incomprise. Partons des deux racines étymologiques du mot « éducation » pour mieux saisir l'ampleur de ce concept : éducation comme *Educare* et éducation comme *Educere*.

## 2.1 Éducation comme Educare

Le mot latin *Educare* signifie nourrir, remplir, gaver, assimiler. C'est prendre la forme de... C'est s'adapter à... C'est être formé à et par... Ce concept illustre un mouvement de l'extérieur du sujet vers l'intérieur. C'est plus spécifiquement un acte de réception de connaissances spécifiques, théoriques et pratiques acquises dans un domaine donné : formation technique, professionnelle, spécialisée, scientifique, universitaire. C'est aussi un acte de transmission et d'appropriation de compétences et d'aptitudes complexes intégrant, assimilant, « digérant » des savoirs, des savoir-faire et des savoir-être essentiels à l'exercice d'une profession et d'un vécu social qui modèle primordialement les façons de faire, qui permet l'adaptabilité nécessaire pour fonctionner dans un cycle de continuité. Parce que même : « Nos valeurs s'organisent autour de la normalité environnante, en guidant autant nos comportements individuels que collectifs et en aidant notre intégration aux milieux de vie » (Demers, 2008 : 47).

Traduisons donc le mot *Educare* par le concept moderne de « formation ». Selon Reboul, la formation est « apprentissage à », au sens d'acquérir un savoir-faire un peu comme l'apprenti le fait envers un métier spécifique. La formation exige l'agencement et la coordination d'informations complexes en vue d'une pratique cohérente et voulue. Ce même auteur définit l'apprentissage formatif comme l'acquisition d'un savoir-faire, « c'est-à-dire d'une conduite utile au sujet ou à d'autres que lui, et qu'il peut reproduire à volonté si la situation s'y prête » (1980 : 41).

Un tel apprentissage formatif et spécialisé, au sens d'*Educare*, reproduirait donc seulement des individus compétents, utiles et dociles à l'intérieur d'un cadre collectif défini. Ainsi, limiter l'éducation à une spécialisation des savoirs et de la vie présente soulève un danger parce que toute spécialisation peut emprisonner l'individu dans la logique réduite de sa profession et de sa croyance culturelle. Aucune avenue libératrice ne se dessine dans le panorama projeté par la

société quand l'éducation se restreint à l'*Educare*. Elle réduit grandement les possibilités de l'apprenant à libérer ses potentialités intérieures, expérience propre à l'*Educere*. Ainsi, « Seule une telle culture pourrait sauver l'expert de son expertise, le technicien de sa technique, les sociétés humaines de la mondialisation de l'ignorance » (De Koninck, 2004 : 150).

## 2.2 Éducation comme Educere

Cette émancipation est exprimée par *Educere*, l'autre racine latine du mot éducation. Si *Educare* suppose le mouvement de l'extérieur du sujet vers l'intérieur, *Educere* exprime le mouvement inverse en annonçant une sortie de soi vers... une conduite hors de... un sens, une direction vers. C'est l'action de faire sortir de... de s'élever vers... Bref, c'est être transformé dans le cœur et l'esprit par la libération de soi. Nous pourrions résumer *Educere* comme un :

- 1- Acte d'autonomie, de prise en charge et de créativité personnelle et collective qui se réalise par les savoirs globaux et les valeurs fondamentales.
- 2- Acte de sens.
- 3- Acte de dignité humaine qui considère l'être humain toujours comme une fin, jamais comme un moyen (E. Kant).
- 4- Acte de coopération extraordinaire entre les femmes et les hommes et entre le genre humain et son environnement.
- 5- Acte d'humanisation par excellence qui nous permet d'apprendre à tous les jours à devenir des hommes et des femmes.
- 6- Acte de libération de la conscience par le dialogue, le discernement, l'étonnement, le doute (R. Descartes).
- 7- Acte continu et global qui se braque contre les idées préfabriquées, segmentées et fragmentées.
- 8- Acte d'élévation des grandeurs humaines.

Si la formation permet l'acquisition des données culturelles et le degré d'adaptation nécessaire pour vivre dans une communauté spécifique, l'éducation transcende cette même culture donnée dans laquelle elle s'exerce. Elle amène au changement personnel et social d'orientation pour

comprendre et répondre aux besoins humains toujours présents, que ce soit au niveau social, éthique ou environnemental. L'éducation est l'étape qui permet, lors de la conquête humaine d'une maîtrise, de se passer du maître parce que la compréhension des principes fondamentaux ouvre un monde qui permet de se situer comme être humain au travers d'une grande humanité. Elle justifie des choix par la découverte heureuse des principes qui la guident. C'est une reconnaissance de la connaissance qui s'active dans une perspective qui prend continuellement en compte l'humanité et la culture des autres pour des possibilités différentes.

Or, la connaissance par principe ne se ramène jamais à la possession d'un stock de savoirs; elle est foncièrement active. Elle permet de résoudre des problèmes nouveaux et surtout d'en inventer. Elle vise l'unité toujours plus haute d'une diversité toujours plus riche (Reboul, 1980 : 86).

Éduquer, c'est apprendre la chose la plus utile et la plus difficile, c'est-à-dire apprendre à être libre (au sens de l'autonomie et non de l'indépendance) sans l'aide d'un tuteur qui indique toujours quoi penser. Éduquer, c'est apprendre à penser par soi-même avec les autres et non par les autres. Invariablement, l'éducation permet d'éclairer le sens de l'existence humaine et de la projeter, en même temps, vers des horizons nouveaux, c'est-à-dire choisis raisonnablement par la personne elle-même avec les autres. Françoise Proust, traductrice de l'œuvre de Kant, commente l'importance de l'éducation chez cet auteur comme une nécessaire prise de conscience active et pratique de la raison :

Penser, ce n'est pas une activité de l'entendement, mais de la raison, ce n'est pas une activité théorique, mais pratique, un exercice de la liberté. La pensée est une pratique, un exercice, une certaine « manière de penser », un certain usage de soi qui se nomme risque, essai, tentative. (...) Penser ne consiste pas à trouver, à reconnaître par soi-même des vérités puis à les fonder, c'est se risquer dans l'inconnu et dans l'inconnaissable, en ne s'autorisant que du « besoin de penser ». L'essence de la pensée n'est pas la vérité, mais la liberté (Kant, 1991 : 8).

Si *Educare* s'apparente à la définition de la formation (comme nourriture qu'on assimile), *Educere* correspond principalement à la définition moderne de l'éducation comme une sortie de soi, comme la possibilité que quelqu'un reçoit pour libérer ses propres forces, ses propres talents. Former, c'est assimiler l'expérience des autres et des choses dans une culture; éduquer, c'est

découvrir l'évidence de l'humanité en soi à partager dans l'expérience humaine. C'est l'éveil de ce qui dort en l'homme. Thomas de Koninck dira à la suite de Martin Heidegger qu'apprendre, c'est le prendre dans lequel celui qui prend ne prend que ce qu'il a déjà au fond de lui-même. Apprendre, c'est donner à l'autre l'indication nécessaire lui permettant de prendre par lui-même ce qu'il a déjà (De Koninck, 2004 : 171). Kant proposera une perspective encore plus avant-gardiste en prétendant même que :

L'éducation est le développement dans l'homme de toute la perfection que sa nature comporte. Elle ne doit pas élever les enfants en vue de l'état présent de l'espèce humaine mais en vue d'un état meilleur, possible dans l'avenir, d'après une conception idéale de l'humanité et de sa destinée complète (Kant, 1974 :79).

L'éducation ouvre grandes les possibilités cachées et permet le respect de l'homme à partir de ce qui est propre à l'homme, « (...) c'est-à-dire autre chose qu'une machine à réflexes et à pulsions; c'est reconnaître en lui cette lumière qui fait de tous des hommes, du moment qu'ils pensent » (Reboul, 1980 : 179). L'éducation construit l'apprentissage de la vie, pour la vie et pendant toute une vie, par le savoir-être qui ne rend pas nécessairement plus savant mais plus libre et heureux. Apprendre à *être* est l'éducation, comme mouvement profondément et exclusivement humain et continu.

Car qu'est-ce qu'apprendre, dans tous les domaines, sinon « désapprendre » quelque chose, casser une habitude ou une certitude au plus intime de soi-même? Apprendre à, c'est avant tout rompre avec des habitudes devenues une seconde nature, c'est « désapprendre » à respirer quand il s'agit de sport ou de musique, c'est « désapprendre » les sons et la syntaxe de sa propre langue quand on veut en apprendre une autre. Et qu'est-ce que comprendre, sinon briser avec des pseudo-certitudes, écarter les « obstacles épistémologiques » dus à la tradition et à l'expérience naïve, refuser les vérités premières, qui ne sont jamais, selon Bachelard, que des « erreurs premières »? Et qu'est-ce qu'apprendre à être, enfin, sinon apprendre à changer, à rompre courageusement avec le confort et le conformisme où l'on était installé comme chez soi, pour devenir enfin soi? Apprendre vraiment, c'est toujours « désapprendre », pour rompre avec ce qui nous bloque, nous enferme et nous aliène. Pour rester jeune (1980 : 199-200).

Pour reprendre les mots de Montaigne, l'*Educare*, telle que défini, pourrait être considéré comme la formation qui permet une tête bien pleine et une meilleure adaptabilité et continuité culturelle

et scientifique. L'*Educere* représente plutôt le chemin qui permet une tête bien faite pour s'approcher davantage du sens à la vie, pour concevoir des projets et les transformer en action! C'est aller à la rencontre de l'autre pour faire sortir de l'intérieur ses potentialités. En ce sens, « L'éducation est l'acte politique ultime. Elle nous rend autonomes et responsables. Elle nous permet d'améliorer les sociétés de l'intérieur et, ce faisant, de contribuer à édifier l'ensemble de l'humanité en nous tournant vers le bien commun » (Demers, 2008, 19).

### **2.3 Lien entre Educare et Educere**

Globalement, l'éducation, au sens de *Educare–Educere*, doit servir de moyen pour maintenir une continuité culturelle indispensable à la survie d'une société. Mais elle doit aussi être le levier par excellence pour une transformation personnelle et sociale permettant un renouveau humain, éthique et téléologique face aux exigences actuelles. L'éducation transcende le présent dans un futur possible et meilleur, que seuls les êtres humains auront à inventer conformément à une idée d'humanité qu'ils auront privilégiée et choisie ensemble. Cette relation de continuité et de transformation (*Educare-Educere*) signifie ensemble le progrès de l'expérience humaine, expérience qui s'inscrit dans l'histoire ouverte et démocratique de la condition existentielle (Dewey, 1975 : 53).

Soulignons qu'une société qui promeut un paradigme dominant, quel qu'il soit, le fait d'une façon intentionnelle par tous les moyens éducatifs et pédagogiques dont elle dispose. Toute culture dominante détermine la façon de se concevoir comme être humain en lien avec des valeurs et une finalité particulière. Une culture hindouiste ne promouvra pas le même paradigme (une conception anthropologique, éthique et téléologique) qu'une culture amérindienne du Nord canadien ou une culture marxiste, tribale ou néolibérale. L'individu est donc initialement formé et gavé en fonction d'un paradigme accepté (ou imposé) pendant une période de temps précise. Un enfant est toujours culturalisé intentionnellement par et pour son environnement social qui le définit. Il doit s'y adapter. Sans trop le savoir, il développe en lui une idée de l'homme que la formation officielle viendra confirmer.

Mais un horizon éducatif sain et plus complet est celui qui harmonise dialectiquement cette nécessaire continuité par des possibles à inventer au niveau social. Si la continuité formative exige une pédagogie de la répétition, de l'imitation, de la comparaison, de la rétrospection, du par cœur, du martelage conceptuel sans trop de critiques, la transformation éducative demande l'esprit critique, l'ouverture, le discernement, la responsabilité face à la reconstruction de l'expérience personnelle et sociale. L'une exige la conformité et la stabilité, l'autre la nouveauté et l'inconnu. L'une reproduit, selon ses fondements et selon la force de son système, alors que l'autre entraîne sur des sentiers qui seront choisis par ses sujets. Mais l'une sans l'autre peut être le chantier de l'endoctrinement stagnant. Les deux ensemble, équilibrées et développées, sont libératrices pour une humanité qui cherche à toujours mieux s'humaniser (Rojas, 2007 : 87-113).

Nous pourrions donc dire que l'éducation est l'ensemble des valeurs, des concepts, des savoirs et des pratiques dont l'objet est le développement continu de l'homme culturalisé, socialisé et déterminé en lien avec d'autres civilisations, d'autres cultures, d'autres idéaux humains et éthiques. C'est le pont qui se construit entre une subjectivité particulière et l'humanité elle-même à partir des innombrables intersubjectivités à choisir continuellement au quotidien. Toute intersubjectivité choisie est l'éducation.

Mais voilà qu'Albert Jacquart, penseur français influent, nous met en garde contre de nombreuses confusions qui persistent toujours, soulevant la problématique de la formation devenue strictement technique au nom de l'humanisation :

E-ducere, conduire un enfant hors de lui-même, l'inciter à s'auto-construire, lui en donner les moyens, n'est-ce pas le rôle premier de toute société? Peu à peu, on a transformé ce rôle en un aspect de savoir, de nourriture. L'enfant est gavé pour qu'il en sache plus que les autres, qu'il soit compétitif, qu'il devienne un gagnant, qu'il fasse des autres des perdants. E-ducere (conduire hors de) s'est dégradé en educare (nourrir) (Jacquard, 1991).

Dans la même perspective, Reboul reprend :

La société moderne, de plus en plus complexe, fait de l'homme un travailleur ultra-spécialisé, non seulement dans l'industrie mais aussi dans le sport, la



musique et même la science; ses apprentissages sont à l'opposé d'une formation ouverte et complète. L'homme moderne, « instrument et fragment d'homme », dit Nietzsche : fragment parce qu'instrument, outil spécialisé au service de la production. Il y a là une situation d'ordre économique et politique qui dépasse l'éducateur. Du moins permet-elle à l'éducateur de prendre conscience a contrario de ce qui distingue un apprentissage humain au service de l'individu d'un apprentissage purement technique au service de la société. Un apprentissage humain est celui qui aboutit à des savoir-faire permettant d'en acquérir une infinité d'autres et qui éduque ainsi la personnalité tout entière. En d'autres termes, termes bien galvaudés, mais auxquels j'ai tenté de rendre leur valeur, un apprentissage humain est celui où l'on apprend à apprendre et par là même à l'être (Reboul, 1980 : 75).

À partir de cette réflexion et des définitions proposées, qu'en est-il de l'éducation coopérative? Quelle position prend le mouvement coopératif face aux enjeux primordiaux de l'éducation et de la formation dans le contexte social, rappelons-le, divergent et parfois hostile aux alternatives? D'une façon plus spécifique, pouvons-nous supposer que l'éducation coopérative est en mesure de rétablir le lien entre *Educare–Educere*? Regardons cette question de plus près.

### **3. L'ÉDUCATION COMME PRINCIPE COOPÉRATIF**

---

À Manchester, en Angleterre, l'Alliance coopérative internationale (ACI) statuait officiellement, en 1995, certains principes généraux qui caractérisent le coopératisme (ACI, 1995 : 11). Un des sept principes concernait directement les enjeux de l'éducation. Fidèle à son histoire et à sa philosophie, l'ACI continue de promouvoir l'éducation, la formation et l'information comme des leviers potentiels pour une meilleure compréhension et application de la coopération. L'éducation est, depuis sa fondation, au cœur même du mouvement coopératif, comme le montre l'expérience des Pionniers de Rochdale. Cherchant à minimiser l'exploitation d'un capitalisme sauvage naissant, ces leaders initiaux ont su comprendre l'importance de l'éducation dans un cadre coopératif en actualisant sous la forme de pratiques et d'expériences pédagogiques se conjuguant avec le développement de la pensée critique associée à une bonne dose d'utopie sociale. Paul Lambert, dans son livre intitulé *La doctrine coopérative*, affirmait en 1964 que :

(...) le mouvement coopératif, dès ses origines, aspire à une transformation totale du monde et de l'homme. Ce sont des préoccupations morales qui animent ces initiateurs; ils voient tous dans la coopération bien autre chose que la solution d'un problème momentané et partiel; ils y voient une formule capable de rénover l'ensemble du système économique et social et d'élever les hommes jusqu'à un comportement moral fait de noblesse et de désintéressement (Lambert, 1964 : 41).

Voilà la finalité et la noblesse de l'éducation coopérative. Pour Lambert, il ne fait aucun doute que l'éducation coopérative va bien au-delà d'une simple formation technique de gestionnaire qui permet à une organisation de bien s'adapter, dans une continuité historique et culturelle, selon les régimes économiques et sociaux où elle se déploie. Elle doit être *Educare* ET *Educere*. « Servir les membres, c'est faire plus que d'élever leur niveau de vie, c'est contribuer à leur formation d'hommes. La tâche éducative, l'aspiration à la noblesse morale appartiennent à l'essence de la coopération » (Lambert, 1964 : 251). On cherche le sens profond de l'humanité avec l'ambition légitime de transformer le monde par l'expérience humaine de la coopération.

Seule l'éducation véritable (*Educare-Educere*) permet à l'être humain de réfléchir par lui-même. En ce sens, l'éducation coopérative contribue à l'épanouissement global de l'homme dans la mesure où il fait siennes les normes qui le dirigent librement. « L'aspiration à élever les hommes à un niveau moral supérieur est un des traits fondamentaux de la coopération » (Lambert, 1964 : 84). Ainsi, il est impératif de comprendre que l'éducation soit un pivot pour la coopérative parce qu'« (...) une coopérative est avant tout une association de personnes et son actif le plus précieux sont les membres convaincus, actifs et progressifs » (Houle, 1940 : 22).

Depuis ses débuts, la coopérative se présente comme une alternative précieuse un peu partout dans le monde. Aujourd'hui, elle fait face, un peu comme hier, à des organisations dominantes qui déstabilisent l'équilibre fragile du monde. Elle cherche à se positionner face au libre marché mondialisé qui impose sa philosophie de base comme compétition et non comme coopération, qui répond aux besoins financiers avant de répondre aux besoins humains, qui répartit selon la richesse de quelques-uns plutôt que sur la base de l'équité, qui valorise le projet individuel au lieu d'un projet collectif, qui cautionne et promeut la puissance financière personnelle au lieu de la prise en charge collective, qui édifie son pouvoir en fonction du capital et non en fonction d'un pouvoir démocratique.

Cette forte tendance du paradigme dominant à caractère économiste nous amène à penser qu'actuellement, nos sociétés occidentales privilégient davantage l'*Educare*, formant les gens à la dynamique instrumentale et technique plus qu'à la promotion de l'être humain. Parce que là n'est pas l'objet premier de ce paradigme, là n'est pas le cœur de son discours et de son action, préoccupé plus par la sauvegarde des structures que par les gens qui les composent. Nous pourrions même nous poser la question suivante : « À l'intérieur d'un modèle social humainement réductionniste, est-il surprenant de ne pas voir apparaître l'*Educere*? » Mais si le coopératisme, qui s'évertue à proclamer l'importance fondamentale de la personne, demeure dans l'ambiguïté éducative valorisant plus l'*Educare* coopérative que l'*Educere* coopérative, il y a lieu de se questionner sérieusement! Puisque son projet repose sur la prémisse du développement humain, l'éducation coopérative doit aussi être une expérience d'autonomie, de sens, de dignité, de coopération, d'humanisation et de libération. Peut-elle outrepasser l'importance de la dialectique éducative qui réunit *Educare-Educere*, dialectique éducative attendue aujourd'hui?

(...) l'un des moyens par excellence que le modèle coopératif doit adopter réside dans l'éducation des membres du groupe coopératif. Il arrive malheureusement que cette dimension de la coopération soit la plus négligée parce que son importance est insuffisamment comprise. (...) La formation professionnelle et technique l'emporte pour des motifs de rentabilité et néglige certains aspects sociaux propres à la coopérative. On perd alors de vue les objectifs de départ et l'éducation continue des membres de la coopérative passe à l'arrière-plan. Les activités des membres se résument alors fréquemment à une assemblée annuelle où l'on présente les états financiers, incompréhensibles à certains égards pour bon nombre de membres ou de sociétaires (CSE dans Legault, Rada-Donath et Bourgeault, 1999 : 241-242).

Il semble que le coopératisme contemporain privilégie les formations qui favorisent la technicité et se concentre principalement sur ses activités de gestion. Cette expérience éducative coopérative, comme *Educare*, nous amène à conclure qu'elle présente de grandes limites. L'éducation en général, comme nous avons essayé de le démontrer précédemment, existe s'il y a réaction constante entre l'intelligence, le cœur et la volonté humaine dans le but de s'adapter, d'améliorer et de transformer la culture sociale et organisationnelle dans laquelle un groupe de personnes se situe. L'éducation nous permet de plonger dans les profondeurs de la réflexion sur

l'homme, sur ses valeurs et sur ses fins pour faire ressortir des prémisses qui serviront de base à la construction d'un système social organisé plus humanisé. Elle permet de développer une culture de la pensée et de l'action. Et ce développement ne peut se réaliser promptement que dans un contexte de constant discernement. Comment le coopératisme répondra-t-il aux attentes sociales transformatrices s'il dirige fortement et presque exclusivement son regard éducatif sur les enjeux de l'*Educare* sans ouvrir, en même temps, les possibilités de l'*Educere*? Cela mérite d'être répondu.

Penser l'éducation coopérative au sens *Educare-Educere*, c'est comprendre qu'il faut au préalable conscientiser une personne avant de former un technicien ou un gestionnaire des coopératives. Éduquer à la coopération, c'est transformer la personne avant de la former, c'est définir le coopérateur avant de bâtir des coopératives (Houle, 1940 : 10-11). Puisque la coopérative n'implique pas seulement le faire mais aussi le savoir, le savoir-faire et le savoir-être, l'éducation doit être large et plus large qu'une simple instruction de type académique. Elle est la globalité des réflexions, des actes et des expériences qui développent les habiletés intellectuelles et morales du coopérateur ainsi que le développement de sa capacité de travailler avec les autres. Voilà une autre grande caractéristique de l'éducation coopérative à cultiver de nouveau : sa perspective hautement démocratique qui doit être permanente et constante.

L'éducation est nécessaire à cause même de la nature de la coopération, à cause de son caractère essentiellement démocratique. La coopérative est basée sur l'égalité des droits, sur l'obligation des sociétaires. C'est une œuvre de collaboration commune qui suppose un esprit d'entraide et de solidarité (Houle, 1940 : 13).

La coopérative n'est donc pas seulement une entreprise économique, mais aussi une association de personnes motivées coopérativement, des gens éduqués en coopération. L'aspect éducatif touche inévitablement la formation à la gestion coopérative, mais aussi et surtout à la compréhension et à l'édification d'une citoyenneté et d'une nouvelle société morale et matérielle. Toute naissance d'une coopérative doit se faire dans un processus hautement éducatif parce que l'homme est au centre de son projet démocratique, solidaire et équitable. Cela oblige donc à une ouverture et à une recherche plus philosophique sur les fondements du coopératisme, sur son anthropologie, ses valeurs et ses finalités. Un tel discours, particulièrement absent

aujourd'hui, permet de répondre davantage à l'acte éducatif comme mouvement entre *Educare–Educere*.<sup>4</sup> L'esprit coopératif doit donc se développer avant et avec la construction de la coopérative.

L'éducation coopérative, pour nous, c'est au lieu d'une éducation fondée sur la compétitivité, l'individualisme, la soumission à l'autorité, la passivité, le travail aliéné – qui sont encore les fondements de l'école française – une éducation qui fabrique des hommes passifs et assistés, une éducation fondée sur la coopération, l'entraide et la solidarité, la liberté et la responsabilité, l'initiative et l'autonomie, l'expression de soi-même, la communication avec les autres, le travail créateur, une éducation pour former des hommes et des femmes aptes à gérer leur vie et à créer une société de liberté, de justice, de fraternité, de coopération, de joie de vivre, une société de non-exploitation de l'homme par l'homme (Legal dans Comtois, 1982 : 99).

Nous croyons qu'une éducation coopérative authentique comme *Educare-Educere* ouvre toutes grandes les portes à la formation coopérative. Elle sert de support essentiel à la formation coopérative elle-même, mais l'inverse n'est pas toujours vrai. Proposer une formation coopérative n'amène pas nécessairement à une éducation coopérative. L'expérience nous le démontre amplement aujourd'hui.

Il semble pertinent d'affirmer qu'une formation ne pourra être qualifiée de coopérative que si elle est soutenue par une réflexion plus philosophique sur son objet. Sans ce fondement qui est le sien, la formation risque d'emprunter à d'autres paradigmes. Le coopératisme ne peut se passer de la formation, mais celle-ci doit idéalement s'inscrire dans un cadre plus large et plus fondamental que fournit l'éducation, c'est-à-dire un « vivre ensemble » particulier et réfléchi que développe une culture citoyenne éclairée par un projet de société mobilisateur empreint des valeurs démocratiques. L'éducation coopérative véritable doit être *Educare-Educere*.

Rappelons-le, la coopérative n'est pas seulement une organisation économique originale, c'est surtout une école humaniste si elle contribue à l'actualisation et à l'élévation de la dignité du coopérateur comme personne et comme citoyen dans un monde endommagé par la nouvelle

---

<sup>4</sup> Il serait intéressant, lors d'une recherche ultérieure, de scruter le lien qui pourrait exister entre une reconnaissance plus spécifique de la philosophie coopérative et l'émergence d'une *Educere* coopérative plus substantielle et efficace à l'intérieur du mouvement entre *Educare - Educere*.

ignorance sur l'homme. Cette perspective nous amène donc à considérer le modèle coopératif comme un lieu organisationnel et éducatif privilégié pour comprendre et promouvoir son paradigme en rétablissant les liens qui existent entre ses valeurs et sa philosophie d'une part, et sa praxis d'autre part. Ainsi, un tel humanisme retrouvé et déclaré à la société ne peut qu'être éveilléur de conscience, qu'être témoignage d'autres possibles à inventer, qu'être porteur d'un projet de société pour faire face à l'incertitude des enjeux contemporains de plus en plus globalisés où l'homme est oublié (Morin, 2000 : 87-102).

Le paradigme coopératif doit donc retrouver son essence et sa place pour devenir, par l'éducation, un outil servant à contrer l'influence néfaste du système dominant actuel et globalisant qui brutalise le collectif, imposant férocement sa logique, sa conception de l'homme, ses valeurs réductionnistes et ses finalités. La coopérative, consciente de ses fondements, peut, avec d'autres alternatives, se dresser contre la déshumanisation de la personne en la resituant au cœur même des grandes préoccupations de ce monde. Ainsi, reprenant les propos de Watkins cités en ouverture, nous pouvons affirmer que la coopérative n'est pas seulement un mouvement économique qui se sert de l'éducation pour croître, mais aussi un mouvement éducatif qui se sert de l'économie pour la promotion d'une humanité plus équitable et plus solidaire. L'éducation, alliant *Educare–Educere*, ouvre définitivement cette possibilité. Et elle est urgente.

## CONCLUSION

---

Cette courte réflexion voulait porter un regard critique sur le développement éducatif de notre société et de nos organisations, en particulier dans le coopératisme. Comme nous l'avons vu, le paradigme dominant actuel soutient fondamentalement les promesses libérales de la croissance illimitée, procurant ainsi l'illusion que demain sera fait comme hier et probablement toujours meilleur. Or, l'actualité mondiale nous montre l'inverse. Les solutions aux problèmes de notre temps apportées jusqu'à maintenant restent partielles et demeurent des causes de crises économiques, sociales et environnementales récurrentes. À partir du discours et de la pratique actuels (très technologiques, utilitaristes et économistes), on cherche à convaincre encore que le présent modèle dominant est l'ultime recours pour donner du sens à l'évolution humaine. Mais

cette référence prédominante est, de fait, aliénante parce qu'elle place les individus et les organisations en état de vulnérabilité, les définissant comme un moyen (et non comme la finalité) d'un système qui favorise peu le discernement authentique des citoyens. Ceux-ci ne sont donc pas portés à proposer d'autres possibles face aux enjeux qui s'annoncent planétaires et complexes. Ainsi, il faut émettre l'hypothèse que l'éducation n'a que partiellement joué son rôle. C'est la raison pour laquelle elle est aussi en crise. Par conséquent, il est actuellement urgent d'en appeler à plus de responsabilités politiques et morales pour notre génération, à un engagement plus conscientisé et à une éducation citoyenne capable de créer un débat public suffisant pour que les gens eux-mêmes provoquent des actions fortes de sens et de changement, ce que le coopératisme est théoriquement capable de faire.

Notre travail nous a permis de questionner le sens véritable de l'éducation coopérative et d'émettre l'hypothèse qu'il se fait beaucoup plus d'*Educare* coopératif que d'*Educere* coopératif. Nous constatons que l'éducation coopérative, pour être efficace, doit être comprise dans un univers plus large que le cycle de ses formations, pourtant essentielles. Mais cette action éducative des coopératives est certainement incomplète. Avec l'*Educare*, l'*Educere* doit être valorisée de nouveau et faire partie intégrante des ressources éducatives fondamentales du coopératisme. C'est là que prend sens l'éducation comme principe fondateur du coopératisme.

Si nous souhaitons que le « mouvement » coopératif continue activement de participer à l'édification d'une meilleure humanité, plus consciente et plus juste, il doit également promouvoir ses valeurs démocratiques pour notre temps. De plus, il doit permettre aux gens de découvrir par eux-mêmes de nouvelles voies pour ainsi répondre aux besoins qui les assaillent comme personnes et comme collectivité. Ainsi, il pourra résister aux vents dominants et contraires teintés d'idéologies souvent réductionnistes, parfois dévastatrices, qui cherchent à affaiblir l'humanité elle-même, diminuant la personne à un simple moyen économique efficace.

Le mouvement coopératif, bien ancré par la solidarité et l'équité, doit se présenter au monde comme une organisation originale qui place l'homme d'aujourd'hui au centre de son projet de société. L'éducation coopérative doit élever le regard et le cœur vers une transformation plus profonde qu'un simple jeu d'adaptation au modèle prédominant actuel. Une telle pensée

renouvelée doit toujours mieux s'incarner et s'exprimer par des actions authentiques. Le coopératisme a donc une responsabilité morale et éducative face à l'humanité elle-même, confrontée à un désenchantement provoqué par les visées à très court terme des paradigmes actuels sous l'illusion des grandes transcendances.

Nos expériences et nos recherches réalisées jusqu'à maintenant nous permettent de conclure qu'une confusion conceptuelle importante perturbe le lien nécessaire entre l'idéal théorique coopératif qui doit nourrir la pratique et les pratiques respectives qui doivent, à leur tour, réactualiser les concepts fondateurs. Il est urgent que le mouvement coopératif s'interroge sur cette dimension éducative manquante et s'engage face à l'homme moderne et à la situation qui l'englobe dans un horizon restreint. Ces fondements humanistes le lui permettent et l'y obligent. Les coopérateurs, au sein des coopératives, doivent se redéfinir intérieurement en saisissant toujours plus profondément leur richesse philosophique. Ainsi, ils pourront prendre position sur de nouveaux enjeux et besoins sociétaux de plus en plus subtils. Voilà une de leurs tâches éducatives actuelles : être une intention inspiratrice de sens dans les grandes discussions démocratiques locales, nationales et mondiales. Il est peut-être temps finalement de dévoiler la face cachée du coopératisme par l'éducation pour redécouvrir aujourd'hui l'importance de ce principe fondateur, qui se veut avant tout démocratique et citoyen.



## BIBLIOGRAPHIE

---

- ALLIANCE COOPÉRATIVE INTERNATIONALE, ACI (2008). *Lettre ouverte aux gouvernements du G8*, 22 octobre, [En ligne], [www.ica.coop](http://www.ica.coop), (page consultée le 22 octobre 2008).
- ALLIANCE COOPÉRATIVE INTERNATIONALE (1995). « Déclaration sur l'identité coopérative. Déclaration approuvée par l'Assemblée générale de l'ACI lors du congrès de Manchester - septembre 1995 », *Réseau coop*, vol. 3, no. 2, novembre-décembre.
- BERTRAND, Yves et Paul VALOIS (1999). *Fondements éducatifs pour une nouvelle société*, Montréal, Éditions Nouvelles.
- CONSEIL DE LA COOPÉRATION DU QUÉBEC (1978). « Mémoire sur l'Éducation coopérative dans le cadre des audiences publiques sur le Livre vert de l'enseignement primaire et secondaire », *Journal Ensemble*, Section Document, vol. 25, No. 13, Québec, 7 juillet.
- DE DRIMER, Alicia Kaplan et Bernardo DRIMER (1973). *Las cooperativas: fundamentos-historia-doctrina*, Buenos Aires, Intercoop.
- DE KONINCK, Thomas (2004). *Philosophie de l'éducation : essai sur le devenir humain*, Paris, PUF.
- DEMERS, Pierre (2008). *Élever la conscience humaine par l'éducation*, Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- DEWEY, John (1975). *Democracy and education*, New York, The Free Press, 1966. Traduit par G. Deledalle, *Démocratie et éducation*, Paris, Armand Colin.
- DUPUIS, Serge (1991). *Robert Owen : socialiste utopique, 1771-1858*, Paris, Éditions du CNRS.
- HOULE, Bruno (1940). *L'éducation coopérative*, Québec, Université Laval.
- INTERNATIONAL CO-OPERATIVE ALLIANCE (2008). *Statistical information of the co-operative Movement*, [En ligne] <http://www.ica.coop/coop/statistics.html#jobs> (page consultée le 6 mars 2008).
- JACQUART, Albert (1991). *Voici le temps du monde fini*, Paris, Seuil.
- JÉSU, Frédéric (2004). *Co-éduquer*, Paris, Dunod.
- KANT, Emmanuel (1974). *Réflexions sur l'éducation*, Paris, Vrin.
- KANT, Emmanuel (1988). *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Bordas.
- KANT, Emmanuel (1991). *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée? Qu'est-ce que les Lumières?*, présentation par Françoise Proust, Paris, GF Flammarion.
- KEMPF, Hervé (2009). *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Paris, Seuil.

- LACROIX, André (2000). *L'humain au centre d'une éthique de société*, Sherbrooke, Éditions GGC.
- LACROIX, André *et al.* (2002). *Éthique et coopératisme : un contrepois à la mondialisation?*, Sherbrooke, Éditions GGC.
- LAMBERT, Paul (1964). *La doctrine coopérative*, Bruxelles, Propagateurs de la coopération.
- LEGAULT, Georges-Auguste, A. RADA-DONATH et G. BOURGEAULT (1999). *Éthique de société*, Sherbrooke, Productions GGC Ltée.
- MARTIN, André (2005). « La coopérative est-elle aussi une école humaniste? », *UniRcoop*, vol. 3, no 1, p. 192-213.
- MDEIE, Gouvernement du Québec, Développement économique, Innovation et Exportation, Direction des coopératives (2008). *Taux de survie des coopératives au Québec*, Québec, Gouvernement du Québec.
- MLADENATZ, Gromoslav (1933). *Histoire des doctrines coopératives*, Paris, PUF.
- MORIN, Edgar (2000). *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil.
- ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL (2002). R193 *Recomendación sobre la promoción de las cooperativas*, [En ligne] <http://www.ilo.org/ilolex/spanish/recdisp1.htm> (page consultée le 5 avril 2008).
- PETRELLA, Ricardo (2007). *Pour une nouvelle narration du monde*, Montréal, Écosociété.
- PONTON, Lionel et Jean RIOUX (1968). *Philosophie de l'éducation. Textes choisis*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- PORTER, Michael (1999). *L'avantage concurrentiel*, Paris, Dunod.
- REBOUL, Olivier (1980). *Qu'est-ce qu'apprendre?*, Paris, PUF.
- REBOUL, Olivier (1992). *Les valeurs de l'éducation*, Paris, PUF.
- ROJAS HERRERA, Juan José *et al.* (2007). *El paradigma cooperativo en la encrucijada del siglo XXI*, Sherbrooke, IRECUS - Université de Sherbrooke.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (2004). *Du contrat social*, Paris, Éditions Gallimard.
- SNYPER, Gary (1990). *The practice of the wild*, San Francisco, North Point Press.
- SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALPHONSE-DESJARDINS (1996). *Réflexions d'Alphonse Desjardins*, Lévis, La Confédération des Caisses populaires et d'économie Desjardins du Québec.
- STIGLITZ, Joseph (2003). *Quand le capitalisme perd la tête*, Paris, Fayard.
- TAYLOR, Charles (2007). *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin.



**Institut de recherche et d'éducation pour les coopératives  
et les mutuelles de l'Université de Sherbrooke**

Faculté d'administration  
Université de Sherbrooke  
2500, boulevard de l'Université  
Sherbrooke (Québec) J1K 2R1

Tél. : 819 821-7220  
Télec. : 819 821-7213

[Irecus.adm@USherbrooke.ca](mailto:Irecus.adm@USherbrooke.ca)  
[www.usherbrooke.ca/irecus](http://www.usherbrooke.ca/irecus)